EMEL
OLYGLO
READER

RENCH

PB71
.R6
1885-1893
v.2
c.1

1080042339

4.08
-RF

E#7E#170

POLYGLOT READER,

AND

GUIDE FOR TRANSLATION,

CONSISTING OF A SERIES OF

ENGLISH EXTRACTS,

WITH THEIR TRANSLATION INTO

FRENCH, GERMAN, SPANISH, AND ITALIAN;

THE SEVERAL PARTS DESIGNED TO SERVE AS

MUTUAL KEYS.

By J. ROEMER, LL. D.

PROFESSOR OF FRENCH LANGUAGE AND LITERATURE, AND VICE-PRESIDENT
OF THE COLLEGE OF THE CITY OF NEW YORK.

CAPILLA ALFONSINA
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON
111046

FRENCH TRANSLATION.

GOBIERNO DEL ESTADO DE N. LEON
MONTERREY
13078

NEW YORK:
D. APPLETON AND COMPANY,
1893.

BIBLIOTECA PUBLICA DEL ESTADO

Entered according to Act of Congress, in the year 1855, by
D. APPLETON & COMPANY,
in the Clerk's Office of the District Court of the United States, for the Southern District of New York.

PRÉFACE.

"Il serait à souhaiter que l'on composât, exprès pour les commençants et les étrangers, une méthode claire, précise et facile, qui ne renfermât que les règles et les exemples les plus nécessaires." (*Rollin.*)

"Nous implorons les secours d'une main habile et bienveillante, pour la réforme de la grammaire et des livres élémentaires qu'on met entre les mains des écoliers. C'est une pitié que de les voir se morfondre à apprendre par cœur des théories, des définitions, des règles qu'il leur est impossible de comprendre." (*Miss Edgeworth.*)

"Figurez-vous cet enfant dont les progrès vous sont chers, tantôt cloué sur une syntaxe inintelligible, tantôt égaré dans les détours d'un lugubre dictionnaire, où il ne trouve point ce qu'il cherche, et où ce qu'il trouve le remplit de perplexités. S'il veut en faire l'application à sa matière, il y a tant de procédés à observer, tant de dangers à éviter, qu'il ne sait où il en est. Le choix du verbe, la voix, le mode, le temps, le nombre, la personne, tout cela débrouillé, il ne tient qu'un mot. Nouvelles méditations sur le suivant. Le pauvre enfant ne voit que des précipices, et, en se détournant de l'un, il donne tête baissée dans un autre." (*Pluche.*)

"De tous les exercises que l'usage a autorisés, il n'y en a peut-être point qui fasse moins d'honneur à l'esprit humain que celui-là . . . La voie des thèmes pour commencer était si désapprouvée que l'Université n'indique pas une seule méthode qui y ait rapport : et il n'est pas concevable comment cet usage a pu continuer, n'étant surtout fondé que sur une infinité de règles fausses, réfutées par les plus célèbres grammairiens." (*Chompré.*)

"Les enfants sauraient faire des définitions comme Aristote, et des analyses comme Locke et Condillac, qu'ils n'en seraient pas plus habiles pour cela ; ils seraient, comme bien des hommes, savants en spéculation, et non savants en réalité. Toute science, tout art, ne s'acquiert que par la prati-

que. Vouloir enseigner aux enfants la langue par la grammaire, c'est vouloir leur enseigner la vertu par la théorie de la morale, et à marcher par les lois de l'équilibre. Sur tous les points, leurs mères nourrices leur feraient faire certainement plus de progrès que tous les professeurs des académies. L'âme, comme le corps, ne se développe que par l'expérience. Il faut commencer l'étude de la langue par la pratique même de la langue : la théorie n'en appartient qu'aux docteurs. C'est donc parce qu'ils ne renferment que des idées abstraites, que les rudiments et les traités de grammaire ne conviennent point aux enfants. Pour former leur langage, il faut leur montrer d'abord des modèles de toutes les façons de parler, de tous les genres d'élocution et de style. On leur en développera ensuite le mécanisme ; il sera facile alors de les exercer à rendre d'une manière simple et correcte ce qu'ils ont vu et pensé." (*Bernardin de St Pierre.*)

Depuis l'époque où les réflexions qui précèdent ont été écrites, l'enseignement des langues, et surtout celui des langues modernes, a fait, nous le savons, de grands progrès ; mais l'abus qu'elles signalent n'a pas disparu assez complètement pour leur ôter tout à propos. Le système qui a fait de la grammaire la base de l'étude des langues, a dû sa naissance au latin longtemps après la renaissance des lettres : c'est vers le milieu du dix-septième siècle qu'il prévalut, et sa prédominence nuisit singulièrement à la connaissance pratique de l'idiôme qui cessa désormais d'être parlé et employé comme langue vivante parmi les lettrés. Le premier mode d'enseignement des langues modernes se forma sur un plan analogue. Les grammairiens modernes, trouvant dans la grammaire latine une classification et une nomenclature toutes faites, les adoptèrent sans s'inquiéter si les formes de leur propre langue correspondaient toujours parfaitement avec celles du latin. En subordonnant ainsi les faits au système, au lieu de subordonner le système aux faits, ils confondirent tous les principes de la science grammaticale, et leurs livres mirent de nouvelles entraves aux progrès des élèves déjà si sérieusement compromis par le mode même d'instruction. En effet, savoir la grammaire, c'est savoir si un mot est *nom, adjectif, pronom* ou *verbe ;* c'est avoir passé en revue les mille-et-une subdivisions de ce qu'on appelle les parties du discours ; c'est être capable de dire les propriétés de chaque mot, ses accidents, ses modifications, etc. etc. Or, tout cela peut être fort utile comme science ; mais à coup sûr cela ne mène pas le moins du monde vers le

but qu'on se propose, celui de *savoir parler et écrire correctement.* Commencer l'étude d'une langue par celle de la grammaire, c'est absolument comme si apprendre par cœur un traité d'équitation, avant même d'avoir enfourché un cheval, pouvait vous rendre un cavalier solide.

Qu'une pareille méthode se soit jamais introduite, cela peut déjà paraître assez étrange ; mais qu'elle se soit maintenue si longtemps, cela ne peut s'expliquer que par l'obstination avec laquelle on persévère dans les erreurs que la routine a établies et que le temps a sanctionnées.

Il ne faudrait toutefois pas conclure des observations précédentes que nous dédaignons la grammaire ; nous voudrions seulement qu'on la considérât, non pas comme le point de départ, mais comme le dernier instrument dont il faut nous servir pour compléter et perfectionner la connaissance pratique d'une langue que nous possédons déjà. A notre sens, elle ne convient nullement à l'esprit de la jeunesse, et n'est point faite pour servir d'introduction à une langue étrangère. Il nous paraît donc indispensable d'intervertir complètement l'ordre que l'on suit d'habitude.

Ceux qui, dans la maturité de leur raison, ont étudié une langue par le moyen de sa grammaire, n'ont pas manqué de reconnaître que les définitions et les règles de cette grammaire sont souvent obscures par elles-même, et qu'elles ne deviennent un peu claires qu'à l'aide des exemples que l'on donne comme *illustrations.* On pourra bien prétendre qu'on a ainsi sous la main le remède au mal, et que les exemples aident à comprendre les règles grammaticales ; toutefois les deux ou trois exemples qu'on adjoint d'ordinaire à chaque règle dans les grammaires particulières ne sauraient suffire à préserver les jeunes gens de toute méprise. Il en faut un bien plus grand nombre pour présenter une règle sous tous ses aspects, et pour la renfermer dans ses justes limites. En fait, c'est la phraséologie qui enseigne les règles ; ce ne sont pas les règles qui enseignent la phraséologie. Si bien que dans une grammaire véritablement conforme à l'analyse et aux principes d'induction sur lesquels elle s'appuie, les exemples devraient précéder les règles ; les expressions des bons écrivains devraient figurer en première ligne comme éléments essentiels.

Ces observations montrent suffisamment la route qu'il faut suivre pour étudier une langue étrangère. Si, conformément aux lois du bon sens, on fait aborder immédiatement aux élèves la traduction, les formes de la langue

se trouvant indiquées par de nombreuses expressions, se graveront clairement et solidement dans leur esprit, tandis qu'ils oublieraient bien vite des règles sèches, abstraites et rebutantes. En un mot, ils doivent au début procéder par analyse, et non par synthèse ; ils doivent apprendre la grammaire par la langue, et non pas la langue par la grammaire.

Dans une introduction sur l'étude des langues, placée en tête de la partie anglaise de ce recueil,—introduction qui présente le résumé de ce qui a été écrit de mieux sur ce sujet, en y joignant le résultat de nos propres observations et de notre expérience—cette question a été traitée avec quelque développement ; et le livre que nous offrons aujourd'hui au public, a été préparé comformément aux principes qui y sont exposés et notamment en vue de la *double traduction*.

Les nombreuses et graves autorités que nous avons invoquées en faveur de cette méthode nous dispensent de revenir ici sur son but et son emploi. Disons seulement qu'en embrassant dans notre plan les plus usuels des idiômes modernes : l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol et l'italien, notre pensée a été surtout d'en faciliter l'acquisition respective. Il est bien évident en effet que la facilité à apprendre augmentera avec chaque nouvelle langue que l'on abordera, attendu qu'on sera mis à même de mieux saisir les points par où ressemblent et diffèrent les langues déjà connues et celle qu'on étudie. L'emploi de notre livre devra naturellement varier suivant les circonstances où se trouvera placé l'élève ou la classe : cet emploi est donc laissé à la discrétion du maître ; bien que la traduction orale, soit dans la langue maternelle, soit dans la langue étrangère, en doive être toujours l'objet principal. De quelque façon d'ailleurs qu'on se serve de ce livre, le perfectionnement qu'il apportera dans la connaissance de la langue maternelle ne sera pas l'un de ses moindres avantages ; et c'est afin de le rendre sous ce rapport, spécialement favorable à l'étudiant américain que nous avons adopté comme base le texte anglais : il aura ainsi, en traduisant d'une langue étrangère, le profit d'une leçon de style donnée par l'un des auteurs qu'il est le plus à même d'apprécier.

Les meilleurs orateurs et les meilleurs écrivains sont ceux qui, tout en possédant les facultés d'imitation et d'imagination largement développées, ont eu la bonne fortune de recontrer fréquemment de bons modèles, et ont appliqué toutes les ressources de leur esprit d'abord à lutter contre eux, puis

à les vaincre. D'après cette vérité, l'exercise le plus efficace sera celui qui fournira le moyen le plus direct d'imiter les bons écrivains, et parmi les exercices recommandés pour atteindre ce but, il n'y en a pas de plus profitable que celui de la traduction. " Par la traduction, " dit Goldsmith, " l'étudiant se familiarisera de plus en plus avec les beautés de style et les expressions idiômatiques de la langue qu'il traduit ; en même temps, il formera son style, et, en exerçant son talent d'expression, il se rendra plus parfaitement maître de sa langue maternelle." " C'est souvent en traduisant," ajoute De Gérando, " que les jeunes gens s'initient le mieux à toutes les lois de l'art d'écrire."

Comme preuve de cette vérité, nous voyons que la plupart des écrivains renommés ont commencé leur carrière littéraire par des traductions. La première publication de Walter Scott fut une traduction de *Götz de Berlinchingen*, l'un des premiers drames de Goethe. Guizot, encore très jeune, traduisit *la Décadence et la Chute de l'Empire Romain* de Gibbon. Dugald Stewart, le biographe d'Adam Smith, nous apprend que, dans le but de perfectionner son style, ce célèbre économiste s'occupait souvent de traductions principalement du français ; et cet exercice, il le recommande à tous ceux qui cultivent l'art de la composition. Parmi les écrivains qui se sont préparés par des traductions à leurs compositions originales, il faut encore mentionner J. J. Rousseau et Chateaubriand. Et l'avantage de cet exercice a été compris de tout temps : n'est-ce pas en effet, en traduisant les orateurs grecs, que Cicéron, comme il nous l'apprend lui même, développa les ressources de son magnifique talent ?

Mais la traduction doit être aussi cultivée pour elle-même. Une nation prise isolément ne suffit pas à son propre développement : la philosophie et l'histoire, les sciences et les arts, les œuvres d'imagination, les créations poëtiques des hommes qui vivent dans d'autres climats ou qui ont vécu dans d'autres siècles, sont utiles, non seulement pour en completer la civilisation, mais aussi pour contrebalancer ce puissant préjugé qui, sous le nom de patriotisme ou d'orgueil national, a été trop vanté, et ne sert guères qu'à entretenir des sentiments hostiles entre les hommes de pays différents. La littérature des traductions serait un moyen efficace de développer les sympathies internationales, tout en forçant les peuples à secouer le joug d'étroites doctrines littéraires : par un échange réciproque de perfectionne-

ments et de découvertes, elle les unirait dans des vues communes de progrès moral et intellectuel.

La renaissance des lettres dans l'Europe moderne a été en grande partie l'œuvre de la traduction, et cet art est destiné à rendre encore d'autres services à l'humanité : son importance ne peut manquer de s'accroitre, à mesure que les diverses nations de la terre avanceront respectivement dans les voies de la civilisation. Déjà l'utilité en est universellement sentie ; et bon nombre d'ouvrages remarquables ont trouvé des interprêtes chez la plupart des nations civilisées. Sur ce point toutefois les Allemands sont en avance de tous les autres peuples : la flexibilité et la richesse de leur langue qui s'assimile si facilement à tous les autres idiômes, ont contribué à relever à leurs yeux l'art du traducteur. Des hommes tels que Goethe, Schiller, Wieland, Voss, Schlegel, Tieck, n'en ont pas dédaigné les honneurs, et ont jeté de l'éclat sur cette branche de la littérature. Byron, Carlyle, Longfellow, Bancroft, et d'autres encore, ont montré ce que l'anglais peut faire dans ce genre. Et le mérite de cet art n'a pas échappé non plus à l'académie française : cette société, toujours la première lorsqu'il s'agit de défendre les grands intérêts de l'humanité et d'encourager toute espèce de mérite littéraire, accorde annuellement un prix à la meilleure traduction.

Un traducteur élégant et fidèle devrait tenir une place élevée dans la république des lettres. La mission qu'il se donne implique en effet des qualités qui se trouvent bien rarement réunies : il se consacre sans ostentation à une tâche d'un véritable intérêt public ; il se dévoue aux plaisirs de ses concitoyens en mettant à leur portée d'éminentes productions ; il songe à la gloire de sa patrie en enrichissant sa littérature ; il témoigne de son estime pour les autres pays en cherchant à en populariser les chefs d'œuvre ; bref il déploie un soin, un jugement, une flexibilité de talent et une puissance de style qui ne sont pas toujours nécessaires pour les ouvrages originaux ; et le tout est relevé par un singulier cachet de modestie, puisque c'est à peine s'il aspire au titre d'auteur.

Par le fait, traduire demande des facultés mentales et des connaissances de l'ordre le plus élevé. Certes il est fort difficile pour un peintre de faire passer dans une copie les beautés d'un original, bien qu'il emploie les mêmes couleurs et ne vise qu'à une fidèle imitation de son modèle. La tâche du traducteur est bien autrement difficile ; en effet il se sert d'autres matériaux

que ceux qui ont servi à son modèle, et pourtant l'on exige de lui une reproduction d'une parfaite ressemblance. Il faut non seulement qu'il sache à fond les deux idiômes, mais encore que, pour s'identifier avec l'auteur dont il veut être l'interprète, pour transporter l'esprit et l'essence de sa composition dans une autre langue, il faut qu'il entre avec un chaleureux dévouement dans tous ses sentiments et dans toutes ses idées. Il n'y a qu'un homme de génie qui puisse dignement traduire un homme de génie. Voltaire a dit quelque part qu'après une bonne tragédie il n'y a rien de plus difficile à écrire qu'une bonne traduction. "De tous les livres," dit M. de Lamartine, "le plus difficile à écrire, c'est une bonne traduction."

Si nous citons ces opinions, c'est que nous espérons qu'elles vaudront à notre travail l'indulgence de nos lecteurs ; certes nous n'avons rien négligé pour le rendre le moins imparfait possible ; mais nous sommes loin de nous flatter d'avoir toujours réussi. Plus d'un passage pourra devenir l'objet de justes critiques ; mais, lors même qu'un maître aura dû signaler quelque défaut, nous ne pourrons que féliciter les élèves qui, grâce à lui, apprendront à mieux faire ; et si nos efforts obtiennent la faveur publique, nous nous féliciterons d'avoir, soit par les idées que nous aurons suggérées, soit par l'exemple que nous aurons donné, contribué pour notre faible part à faire marcher la jeunesse vers *l'art de parler et d'écrire correctement.*

New-York, *Free Academy*, Aôut, 1855.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGE

PRÉFACE, ... iii

PREMIÈRE PARTIE.

ANECDOTES, CONTES, etc.

1. Maximes, proverbes et réflexions morales, ... 13
2. Vraie politesse, ... 16
3. Une bonne excuse, ... 16
4. Une plaisanterie couteuse, ... 16
5. Une menace alarmante, ... 16
6. Etrange comparaison, ... 17
7. Le philosophe en défaut, ... 17
8. Riposte courtoise, ... 17
9. Une pauvre satisfaction, ... 18
10. Un procès embrouillé, ... 18
11. Patriotisme, ... 18
12. Un corps de vétérans, ... 19
13. Eloquence navale, ... 19
14. Une réplique de matelot, ... 19
15. Stratagème, ... 20
16. La loi du talion, ... 20
17. Un combat à mort, ... 20
18. Une épée de bois, ... 21
19. Une blessure dangereuse, ... 21
20. Point de guérison, point d'argent, ... 21
21. Une passion dominante, ... 22
22 Une heureuse comparaison. 22
23. Probité, ... 22
24. Charité, ... 23
25. Distraction, ... 23

26. Ignorance, ... 23
27. Une leçon, ... 24
28. Piquante réplique, ... 24
29. Manière d'obtenir une place près du feu, . . 25
30. Insinuation indirecte, ... 25
31. Franchise d'un condamné, ... 26
32. Un quaker intrepide, ... 26
33. Un bon fils, ... 27
34. Petites causes, grands effets, ... 27
35. Différence entre l'avarice et l'économie, . 28
36. Les commissions non remplies, ... 28
37. Un astrologue rusé, ... 29
38. Dangers de la chimie, ... 29
39 L'aveugle clairvoyant, ... 30
40 Une preuve écrasante, ... 31
41. Un associé en participation, ... 31
42 Un témoin en justice, ... 33
43. Manière de se servir de l'almanac, ... 34
44. Méprise d'un étranger, ... 34
45. Utilité d'une langue étrangère, . . . *Smollett.* 35
46. Franklin racontant son étude des langues, . *Franklin.* 36
47. Une pratique malhonnête, . . . *Washington Irving.* 37
48 Extrait d'un journal d'un homme de loisir, . . *Steele.* 37
49 Maximes et exercises des oisifs, . . . *Parnell.* 38
50 La jeunesse est le temps des progrès, . . . *Blair.* 38
51. La machine à vapeur, ... *Arnott.* 39
52. Le derviche et le roi, ... *Addison.* 40
53. Une promesse est sacrée, . . . *Gibbon.* 41
54. Tolérance, parabole contre la persécution, . . *Paley.* 42
55. Introduction des soirées en Russie, . . . *Goldsmith.* 43
56. Une frayeur mortelle, ... 44
57. Un sorcier du dix-huitième siècle, . . 45
58. Aventure d'un maçon, . . . *Washington Irving.* 47
59. L'homme timide, ... 50
60. Le petit Narcisse, ... *N. Hawthorne.* 55

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE ET ROMAN.

PAGE

61. Découverte de l'Amérique, . . . *Robertson.* 65
62. Entrée triomphale de Colomb à Barcelone, . *Wash. Irving.* 71
63. L'antique cité de Mexico et la cour de Montezuma, *Prescott.* 74
64. Hospitalité Indienne, . . . *Theod. Irving.* 81
65. Culte Indien, ... 84
66 Force d'âme d'un Indien, ... 86
67 Destinée de la race Indienne, ... *Story.* 88
68 Les Etats-Unis d'Amérique, . . . *Bancroft.* 90
69 Les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, . *Grahame.* 92
70 Anniversaire de l'établissement à Plymouth, . *Webster.* 97
71 Souvenirs nationaux, ... *Edward Everett.* 98
72. Reddition de Lord Cornwallis, . . . *Marshall.* 100
73. Combat du Lac Champlain, . . . *J. T. Headley.* 105
74. Le corsaire Américain " Général Armstrong," . *H. K. F.* 110
75. L'océan, ... *N. P. Willis.* 114
76. Un homme à la mer, ... *Mitchell.* 116
77. Capture d'une baleine, ... *Cooper.* 118
78. Une nuit chez les Cannibales, . . . *Melville.* 123
79. Un gentilhomme Nukuhévien, ... *Wyse.* 126
80. New-York au temps des Hollandais, . *Wash. Irving.* 129
81 Un tour à Paris, ... *Geo. W. Curtis.* 131
82. Un tournoi, ... *Walter Scott.* 136
83. Un gentilhomme campagnard au dix-septième siècle. *Macaulay.* 143
84. Un parvenu de 1712. . . . . *Addison.* 148
85. L'Angleterre vue par un Chinois, . . . *Goldsmith.* 151
86. Le vicaire de Wakefield et sa famille, . . *Goldsmith.* 155
87. Une excursion à la campagne, . . . *Dickens.* 157
88. Les voleurs de grand chemin, . . . *Bulwer.* 162
89. Les aventures de Timothy à la recherche de Japhet, *Marryat.* 169
90. Martha la Bohémienne, . . . *Theodore Hook.* 177
91. Le nouvel an, ... *Dickens.* 193

TROISIÈME PARTIE.

DRAME ET POÉSIE.

			PAGE
92.	Les deux Thompson,	*Caroline Boaden*	199
93.	Le Fiancé Spectre,	*W. J. Moncrieff.*	218
94.	L'homme nerveux et l'homme de nerf,	*W. B. Bernard.*	244
95.	Scène du Marchand de Venise,	*Shakespeare.*	281
96.	Hymne à la nativité,	*Milton.*	284
97.	Vérité des écritures,	*Dryden.*	284
98.	La prière universelle,	*Pope.*	285
99.	Une dame du temps jadis,	*Swift.*	287
100.	Les frelons de la société,	*Shelley.*	287
101.	La fille de l'auberge,	*Southey.*	288
102.	Le voyageur assasiné,	*W. C. Bryant.*	290
103.	Le donjon,	*Coleridge.*	291
104.	Un naufrage,	*Byron.*	291
105.	Le monde n'est qu'illusion,	*Moore.*	293
106.	Nous sommes sept,	*Wordsworth.*	294
107.	Requête d'André à Washington,	*N. P. Willis.*	295
108.	Marco Bozzaris,	*Fitz-Greene Halleck.*	296
109	Psaume de vie,	*H. W. Longfellow.*	297
110	Hymne du soir,	*Anne C. Lynch.*	298

GUIDE POLYGLOTTE

DE

LECTURE ET DE TRADUCTION

PREMIÈRE PARTIE.

ANECDOTES, CONTES, ETC.